

LIVRES

CETTE SEMAINE

sortie

ROBERTO SAVIANO



Parution de *La Beauté et l'Enfer* (Robert Laffont), un recueil d'articles, publiés entre 2004 et 2009, du journaliste et écrivain italien, toujours sous protection policière depuis son livre sur la Mafia, *Gomorra*. Dans une préface inédite, il revient sur son exil, sa solitude, et la reconnaissance internationale qui a suivi cette affaire.

à venir

VLADIMIR NABOKOV

Sortie le 23 avril chez Gallimard de *L'Original de Laura*. L'écrivain russe souhaitait que ce roman inachevé soit brûlé après sa mort. Sa publication en Angleterre et aux États-Unis en novembre dernier avait fait polémique.

rencontre

FLORENCE AUBENAS

Judi 15 > Bordeaux > 18 h
La journaliste sera à la librairie Mollat autour de la parution du *Quai de Ouistreham*.
15, rue Vital-Carles, tél. 05.56.56.40.40, www.mollat.com

sortie vo

SIRI HUSTVEDT



Parution aux États-Unis du nouveau roman de Siri Hustvedt, *The Shaking Woman*, essai autobiographique sur le tremblement de la main qui s'est emparé de l'écrivaine suite à la mort de son père. Dans ce livre, qui emprunte autant à la neurobiologie qu'à la psychiatrie et à la littérature, l'écrivaine tente de comprendre l'origine de cet état-limite ainsi que l'influence des pathologies mentales sur le geste créateur. La sortie du roman est prévue en automne chez Actes Sud.

news

ZADIE SMITH ET MARTIN AMIS
AU HAY FESTIVAL

Surnommé "le Woodstock de l'esprit" par Bill Clinton, le Guardian Hay Festival vient de révéler son affiche pour cette année. Pendant onze jours, du 27 mai au 6 juin, l'événement, à la fois politique et littéraire, accueille dans le Brecon Beacons National Park (pays de Galles) les plus grands auteurs contemporains du monde anglo-saxon, parmi lesquels Zadie Smith, Nadine Gordimer, Martin Amis, Hilary Mantel, Antonia Fraser, Kazuo Ishiguro, Roddy Doyle... Également attendus en invités politiques, l'ancien président pakistanais Pervez Musharraf et l'ambassadeur israélien Ron Prossor.

Parklife

Bienvenue dans un parc d'attractions géant où les êtres seraient torturés et exécutés pour divertir les visiteurs. Avec *Le Park*, BRUCE BÉGOUT signe un formidable roman d'anticipation, miroir d'un monde rompu au loisir et au spectacle.

Entre les pires camps du XX^e siècle et la télé-réalité, il n'y a qu'un maillon, et celui-ci s'appelle *Le Park*. C'est un parc d'attractions géant, aux possibilités de spectacles sadiques aussi raffinés et insoutenables que vaguement grotesques. Un Coney Island élitiste (15 000 dollars le ticket d'entrée) qui s'inspire de tous les "camps" historiques (du camp d'extermination nazi au goulag soviétique), où les sévices seraient réels, où les êtres seraient enfermés contre leur gré et torturés. Un Disneyland pervers conçu par un architecte fou pour créer une industrie prospère (900 millions de dollars par an de bénéfices), celle de l'attraction et du loisir contemporains poussés à l'extrême du désir qui les sous-tend profondément : une forme de voyeurisme, forcément sadique.

Un désir de conjuration, aussi, de nos pires angoisses : "Une sorte de télépathie unit par

pénétration réciproque *Le Park* aux sentiments troubles de peur, de colère, de dégoût. Excités par cette promesse d'alliance intime, tous les esprits en souffrance viennent ici vérifier l'analogie entre leurs noircurs internes et les architectures délirantes. *Le Park* rend objectifs leurs mouvements les plus obscurs, leurs humeurs malheureuses. (...) Il lance même un défi

à l'époque et à sa politique urbaine : mettre en scène les catastrophes qui ne se produiront jamais. C'est l'exposition universelle des maux de la civilisation que le principe de leur exhibition publique conjure. Jusqu'à quand ?

Vrai roman, *Le Park* n'en est pas moins écrit comme un essai - et qui plus est

comme un essai de Bruce Bégout himself, remarqué pour ses textes autour de ces (non-)lieux étranges de notre géographie urbaine et contemporaine que sont les motels ou des villes à la limite du parc d'attractions telles que Las Vegas, ou encore les autoroutes. Ces lieux communs, qui nous reflètent



comme l'hybride de deux pulsions contemporaines : la mort industrielle et le voyeurisme, le camp de la mort et le *Loft* et, dans tous les cas, l'enfermement.

Car *Le Parc*, cette folie romanesque entre le roman d'anticipation à la J.G. Ballard et nos pires cauchemars, se fait aussi souvent traité philosophique sur l'enfermement comme désir inhérent à la condition humaine. "(...) *l'homme du mal* à supporter son ouverture absolue au monde. L'absence de limites lui saute à la gorge et l'étrangle fortement. C'est cette expérience douloureuse de l'abîme sans bord ni fond qui le pousse à refouler continuellement l'espace infini et à se calfeutrer derrière les barreaux matériels et symboliques de sa propre production artificielle. L'homme ne croit et ne prospère qu'à l'intérieur des limites qu'il a lui-même érigées comme autant de murs d'enceinte qui le protègent contre l'indétermination du dehors. Le parage est la solution pratique à la

crainte paralysante de l'illimité. Parquer les hommes comme des bêtes, c'est avoir pour la même le besoin urgent de l'autodomestication." Alors il y a Lev, ce vieillard qui a connu tous les camps du XX^e siècle et ne veut plus quitter le Parc, ou encore Lady W, cette jeune aristocrate anglaise qui paie le prix fort pour y résider à l'année ; comme il y avait Michael Jackson, tellement riche qu'il aurait été libre de vivre partout mais qui ne trouvait rien de mieux que de se murer vivant dans son propre parc, Neverland.

Constamment, Bruce Bégot fait de son roman un miroir qu'il nous tend, tant il va sans dire que, pour lui, les créations architecturales correspondent à la psyché humaine la plus monstrueuse mais la plus vraie, sa part la plus enfouie. Tour de Babel, île du docteur Moreau, chasses du comte Zaroff, zoos humains, foires, sexes universelles, et pourquoi pas, domaines résidentiels. Aujourd'hui, nous sommes face au Parc. Non pas enfermés à l'intérieur, mais à l'extérieur, nous montre Bégot : dans une société qui fonctionne comme un vaste parc d'attractions. L'architecture de son Parc n'est que la métaphore du monde.

Nelly Kapriélian

comme l'hybride de deux pulsions contemporaines : la mort industrielle et le voyeurisme, le camp de la mort et le *Loft* et, dans tous les cas, l'enfermement.

Le Parc (Allia), 152 pages, 6,10 €

PARCS D'ATTRACTIONS, L'EXPO

Comment la mégalopole est-elle passée de "symbole de rayonnement culturel" à celui de "parc à thème" ? C'est cette réflexion de J.G. Ballard que l'exposition *Dreamlands* s'offre de développer à Beaubourg dès le mois de mai. À travers plus de 350 œuvres, réalisées par une centaine d'artistes du début du XX^e siècle à nos jours (Laurent Grasso, Pierre Huyghe, Stéphane Couturier...). *Dreamlands* s'appuie sur les exemples de Dubaï (conçu pour un nouveau tourisme mondial), Las Vegas (patchwork d'idées importées), le projet de "communauté planifiée et contrôlée" Epcot de Walt Disney ou encore *Le Rivier de Vinus* de Salvador Dalí pour interroger la porosité du monde de l'art et du divertissement à l'heure de l'avènement de la culture de masse.

Du 5 mai au 9 août au Centre Pompidou, Paris IV^e.

tous dans ce que nous avons, justement, en commun – un certain degré zéro de l'âme, et du goût –, qui fascinent parce qu'ils nous révèlent dans ce que nous préférons à pas voir de nous-mêmes.

C'est ce ton de l'enquêteur et de l'essayiste pseudo-scientifique qui tire *Le Parc*

de sa noirceur vers un sens du comique froid qui exclut en même temps tout risque de pathos. Roman-essai autour d'une folie humaine autant qu'architecturale, *Le Parc* met en scène, plutôt que les attractions monstrueuses de l'endroit, toute son organisation : futé, Bégot nous met ainsi à hauteur de Licht, son concepteur fou, qui vit dans une tour d'ivoire (véritable), de ses instructeurs, de son économie, de ses policiers qui le visitent et ne le feront pas fermer, trop pressés de paraître "branchés" : ce sont eux qu'il nous donne à voir comme les attractions les plus malsaines, tous ces rouages humains à l'œuvre d'une monstruosité qui dépasse encore en cynisme les camps de concentration et le Goulag, puis-que, entièrement et seulement rompu au spectacle et à l'argent, *Le Parc* s'impose

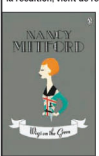
en marge

par Nelly Kapriélian

Quelle histoire ?

Peut-on travestir ou réinventer l'histoire ? La question se posait déjà dans les années 30 pour l'écrivaine anglaise Nancy Mitford.

On se souvient encore de la voix de Commandeur de Claude Lanzmann résonnant pendant tout le mois de février à longueur de colonnes. Depuis, il y a eu le Salon du livre (j'y vais ou j'y vais pas ?), le déménagement du Seuil (est-on vraiment obligés d'en penser quelque chose ?), les méfaits de Claude Durand (poubelle), mais non, rien n'a fait diversion. Lanzmann, qu'on dit violent, avait semé la zizanie : pouvait-on faire parler un personnage historique dans un roman ? Certains, oui, pas d'autres. Yannick Haenel avec *Jan Karski*, niet niet Popov. Mais Hans Magnus Enzensberger avec *Hammerstein* ou *Intransigeance*, no problemo. Si la question se pose soixante ans après l'horreur, elle s'est posée aussi quelques années avant. Nancy Mitford, en son temps, s'était autocoécensurée. Son troisième roman, *Wigs on the Green*, paru en 1935 et dont elle avait elle-même interdit la réédition, vient de ressortir en Angleterre après



soixante-quize ans d'oubli. Dans ce roman pourtant très proche des comédies à la P.G. Wodehouse, Mitford se moquait ouvertement de ses deux sœurs fascistes, Unity et Diana, les faisant parler sous les traits d'un personnage. Dans la dynastie Mitford, Diana allait épouser Oswald Mosley, le leader du parti fasciste anglais, et rencontrer, avec sa sœur Unity, la cadette des sœurs Mitford, Hitler en Allemagne à plusieurs reprises. Nancy, alors proche d'elles, ne résiste pas à les peindre de façon grotesque sous les traits d'Eugenia Malmain, une jeune héritière exaltée aux *statements* terrifiants et constamment tournés en dérision par le contexte hédoniste du livre (deux célibataires fauchés cherchent fille riche à épouser...). Comme elle ne résiste pas à railler son futur beau-frère Oswald Mosley sous les traits de Captain Jack. Par peur de voir celui-ci faire interdire le livre, elle demandera à Diana d'en lire le manuscrit avant parution et, face à la fureur de celle-ci, acceptera d'en retirer trois paragraphes blessants pour Mosley. Trop tard : les sœurs seront broülées. En 1951, alors que son éditeur la suppliait de rééditer ce texte, elle écrivait à Evelyn Waugh : "*Trop de choses se sont produites depuis que les plaisanteries au sujet des nazis soient drôles ou relèvent d'autre chose que du pire mauvais goût. Donc c'est hors de question.*" Enfin disponible, le roman propose que si elle-même avait brièvement flirté avec le fascisme, la conscience lui était revenue en écrivant. Comme si l'écrivaine avait fini par être plus forte que la femme, aimant tellement ses sœurs qu'elle s'était un temps égarée. C'est elle qui dénoncera sa sœur Diana aux autorités britanniques pendant la guerre et la fera emprisonner.

